

Contre-portrait d'une illustre inconnue

Karin Reschke, *La Vocation du bonheur. Journal d'Henriette Vogel*, roman traduit de l'allemand par Jacqueline Chambon et Elisabeth Kahle, Paris, Actes Sud, 1984, 280 p.

Diane-Monique Daviau

Volume 27, Number 3 (159), June 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31281ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daviau, D.-M. (1985). Review of [Contre-portrait d'une illustre inconnue / Karin Reschke, *La Vocation du bonheur. Journal d'Henriette Vogel*, roman traduit de l'allemand par Jacqueline Chambon et Elisabeth Kahle, Paris, Actes Sud, 1984, 280 p.] *Liberté*, 27(3), 101–106.

DIANE-MONIQUE DAVIAU

Contre-portrait d'une illustre inconnue

Karin Reschke, *La Vocation du bonheur. Journal d'Henriette Vogel*, roman traduit de l'allemand par Jacqueline Chambon et Elisabeth Kahle, Paris, Actes Sud, 1984, 280 p.

... si j'ai bien compris nous sommes vouées au bonheur puisque nous ne vivons pas sous des dieux brutaux ou parmi des barbares; chacun de nous est l'artisan de sa propre fortune et peut ainsi se berner lui-même.

Fränze à Henriette, fin juillet 1798

Le nom de Henriette Vogel est devenu familier à tous ceux qui, un jour ou l'autre, se sont intéressés à l'écrivain Heinrich von Kleist. Mais dans toutes les histoires de la littérature allemande et dans la plupart des biographies consacrées à Kleist, ce nom se retrouve coïncé entre parenthèses ou renvoyé en bas de page, la seule information transmise à son sujet se résumant à ces quelques mots: «celle avec qui Kleist se donna la mort». Il faut effectuer d'interminables recherches pour arriver à grappiller quelques vagues renseignements supplémentaires: que Henriette Vogel était l'épouse d'un certain Louis Vogel, la fille d'un certain Keber, qu'elle souffrait d'une «maladie incurable» et qu'elle était fatiguée de vivre.

Karin Reschke s'est intéressée au cas de cette femme qui en 1811 a suivi Kleist, qu'elle connaissait à peine, dans le suicide. En remontant aux sources et en

retraçant, dans ses grandes lignes, la vie de l'oubliée, elle a imaginé le journal qu'aurait pu tenir cette femme. Le résultat est remarquable: un roman envoûtant dans lequel la fiction de l'authenticité du journal est tout à fait réussie. Karin Reschke a obtenu un prix littéraire pour ce roman, le *F.A.Z.-Literaturpreis*, décerné à un auteur qui s'est distingué dans un genre littéraire précis qu'il abordait pour la première fois.

Bien des éléments contribuent à faire de *La Vocation du bonheur* un livre qu'on lit avec grand intérêt. Il faut souligner d'abord que Reschke parvient, sans que cela ait jamais l'air forcé, à recréer le décor de l'époque: le livre donne, en relief, un tableau de la société berlinoise en train d'effectuer la transition entre le 18^e et le 19^e siècle, subissant les suites de la Révolution française et se défendant tant bien que mal contre la présence de Napoléon. De plus, l'auteure a développé une forme linguistique s'approchant souvent de la langue du 18^e siècle mais ne donnant jamais l'impression d'avoir été fabriquée: aucun trait de plume qui soit exagéré, une écriture toujours claire et légère, sans doute parce que la reconstruction poétique, ici, ne vise pas la reproduction platement fidèle d'une langue précise mais cherche plutôt à redonner l'ambiance dans laquelle baignait la langue, écrite ou parlée, à cette époque. A cette forme linguistique d'un autre temps s'ajoute le style très particulier de Reschke, poétique, léger et sévère à la fois, dont la fraîcheur et la musicalité n'ont jamais rien d'artificiel, de construit ou de poussièreux. Cette synthèse réussie au niveau de la forme se retrouve également au niveau du contenu. La même alchimie est à l'œuvre entre les données historiquement vérifiables et celles qui sont le fruit de l'imagination de l'auteure: le lecteur ne perçoit jamais de décalage entre les faits historiques et la vision très personnelle qu'en a Henriette Vogel. C'est que Karin Reschke, en imaginant la vie possible de cette femme, concentre son regard sur le cheminement de celle-ci, du point de vue de qui tout est relaté.

«Mon aurore et mon crépuscule c'est un lait brûlant. De bon matin, il arrive près de mon lit sur la pointe des pieds, je refuse d'ouvrir les yeux et je le laisse attendre. Il respire comme je respire, étend sur lui un velours jaune et se garde au chaud, paisible dans son bol comme je suis paisible dans ma peau, et mes désirs s'enroulent dans les volutes légères de son odeur suave.» Ainsi commence, le 3 avril 1798, le journal de la jeune fille de dix-huit ans qui, treize ans plus tard, après un mariage malheureux avec un fonctionnaire prussien, quittera la vie «volontairement». Petits riens du quotidien, rêves et souhaits de la jeune Henriette sont racontés avec cette forme d'amour que celle-ci éprouve pour les choses qui l'entourent et qui s'accordent à sa vie intérieure. Reschke choisit d'abord, comme perspective narrative, le point de vue enfantin sur le monde déconcertant des adultes. Entourée de ses vieilles poupées Adam et Eva et du magicien Griot, Henriette s'invente, lorsqu'elle ne les possède pas, des domaines sur lesquels elle règne en maître. Mais il lui faut bientôt se séparer de son enfance, et en perdant l'enfance que rien ne pourra remplacer, elle perd identité et autonomie. Ces blessures de l'âme s'exprimeront peu à peu dans la «maladie incurable» qui s'emparera d'elle, processus douloureux préparant le suicide à venir.

Henriette avance dans une suite de refus et de renoncements. Elevée par son père et sa nourrice Manu, elle ne fait la connaissance de sa mère qu'à l'âge de dix-huit ans. Celle-ci, établie à la campagne depuis la naissance de l'enfant, partage sa vie avec une autre femme et consacre passion, temps et énergie à l'élevage des chevaux. C'est d'ailleurs en plein air, dans un enclos à chevaux, qu'elle aurait donné naissance à Henriette, aussitôt rejetée. Celle-ci n'arrive pas à établir un lien avec cette femme froide et tranchante. «Ce n'est pas là l'échange que j'ai attendu ou désiré. Ici ne fleurissent ni l'amour qui ne serait pas un gain, ni la haine qui ne serait pas un dépit. Ici l'âme et l'esprit s'étiolent parce que sur ce coin de terre seuls les chevaux ont le droit d'exister.»

La sécurité, la protection, l'affection, Henriette les trouve plutôt dans la tendre amitié de Fränze, la domestique. Mais le temps passe, elle doit dire adieu aux gens qu'elle aime, aux choses familières, et le vide en elle grandit. Fränze meurt, la mère demeurée étrangère meurt à son tour, le professeur et le pasteur ami quittent la région. Henriette épouse Louis Vogel dans l'espoir qu'il lui apporte le réconfort souhaité, un refuge. Mais le souffle de tendresse ne fait qu'effleurer sa vie de jeune femme. Après avoir mis au monde une fille, sa relation avec Louis Vogel devient de plus en plus difficile, tourne rapidement au supplice. «Comment pourrais-je faire comprendre à Vogel, si imbu de ses devoirs, que la durée de notre vie commune a opéré un changement qui m'a intérieurement éloignée de lui?» La souffrance est d'ailleurs d'autant plus grande que même la confiance a disparu: «Comment lui dire que je n'ai plus d'attirance pour lui ni de désir depuis le jour où dans un moment d'égarement il m'a serré le cou pour me prendre de force? Il a ouvert en moi des blessures qu'on ne peut refermer avec des exhortations.» Henriette continuera donc de se refuser: «La nuit je ferme ma chambre, le poing serré contre mon corps».

Pourtant, elle n'a rien d'une femme qui s'enferme dans le malheur, mais, au contraire, une immense soif de vivre. Détruisant le mythe de la «malade incurable fatiguée de vivre», Karin Reschke met en lumière plusieurs aspects de cette passion pour la vie, passion qui n'arrive toutefois jamais à s'exprimer librement, qui est constamment étouffée, ne serait-ce que par l'obligation, dans ce monde de lourdes conventions, d'être *heureuse à tout prix*. Lorsque Sophie Haza, qui a brisé les chaînes du mariage et vit librement avec Adam Müller, lui confie son bonheur, Henriette est troublée, ravie: alors, c'est possible, la vie peut reprendre le dessus, on peut défaire les liens qui nous étouffent et respirer à nouveau? «Les désirs cachés se réveillent. Mais je ne peux pas encore les exprimer, il me manque les mots qui me permettraient de parler avec spontanéité.» Ces mots, cette formule magique,

Henriette les trouvera, les écrira, les prononcera lorsque Kleist, le jeune poète timide que lui ont présenté Adam Müller et Sophie Haza, sera devenu son ami, aura brisé en elle toute résistance et l'aura convaincue que la seule issue est la fuite. «Parce que j'aurais besoin de trop de mains pour me libérer», confiera-t-elle à son journal, «je me souhaite d'en finir.» A l'idée que le passé se taira désormais et qu'elle va enfin échapper aux ténèbres, Henriette pleure de bonheur. C'est dans un état d'ivresse, se préparant à allumer les bougies et à vivre sa dernière nuit en célébrant «une fête des objets» tant aimés, que Henriette Vogel fait ses adieux à l'obscurité. Le bonheur est d'autant plus grand qu'elle ne part pas seule: «A présent ceux qui m'ont sauvée, Müller, Sophie, Amöne sont partis, tels des oiseaux migrateurs. Seul Kleist me reste pour toujours. (...) Ses baisers parsèment le chemin qui me conduira jusqu'à lui».

C'est sur cette note que prend fin le journal qu'a imaginé Karin Reschke. Le roman se termine avant le triste et célèbre finale. Point n'était besoin de le mettre en scène, ni même de l'imaginer: c'est le seul moment de la vie de Henriette Vogel qui est passé à l'histoire. Ce dernier chapitre de la vie de Henriette, l'auteure le montre bien, n'était qu'un chapitre parmi d'autres, et Kleist y apparaissait un peu par hasard. Reschke renverse ainsi la situation: dans ce contre-portrait affectueux, c'est Henriette Vogel qui retient notre attention, elle seule, et Kleist n'est qu'une note en bas de page, un homme parmi tant d'autres. Le hasard a voulu qu'il soit le dernier, celui «avec qui elle se donna la mort».

L'émotion esthétique que provoque *La Vocation du bonheur* ne se limite pas au texte, aux propos imaginés par Reschke et soutenus par une écriture raffinée. Elle s'étend au livre entier comme objet: malgré quelques petites coquilles et certaines inexactitudes de la traduction française, la présentation soignée du livre, son format particulier, la qualité du papier et l'illustration de la couverture font de l'œuvre de Reschke un livre qu'on a aussi plaisir à tenir entre ses

mains, à traîner sur soi, à parcourir des yeux. Un livre, donc, en tous points superbe.